

Vent chinois, terres européennes



TÊTE À TÊTE
Charles Jullien
charles.jullien@lefigaro.fr

Dans un livre à paraître début mars, le philosophe François Jullien revient sur une vie de méditations euro-chinoise. Un texte dense, ardu, qui se dévore. Et une leçon de vie très concrète.

La leçon côté bohéme d'un philosophe du vague et de l'oblique.

La tenue n'est pas mandarinale du tout, négligée même, avec son t-shirt gris-beu distendu. François Jullien évoque plutôt l'éternel étudiant que le philosophe institutionnel. Son pigeonnier, au dernier étage d'un immeuble de la montagne Sainte-Genève, est tapissé de livres de philo, avec vue sur le Paris du Quartier latin. C'est son port d'attache, même s'il a quitté son pays natal depuis bien longtemps pour un long voyage, qui a mené cet helléniste de formation de l'étude des mythes grecs à la mer de Chine. Entreprise lysséenne, long détour avant de revenir à la maison. Jullien a complètement redéfini le dialogue entre ces deux civilisations aux antipodes aussi bien géographiques que spirituels : l'europhémisme et la chinoise. Depuis ces temps lointains ou Leibnitz et Voltaire s'avouaient sibylliques, l'eau a coulé du côté du fleuve Yang-Tse. On se souvient que Lévi-Strauss, dans *Mythes tropiques*, suggère que ces mondes-là ont tout à se dire, que la complication est venue, dans l'équilibre spirituel et géopolitique

du monde, de l'invention tardive de l'islam, qui s'est immiscé entre le bouddhisme d'une part et le judéo-christianisme d'autre part. Terrain glissant ! Mais Jullien ne nie pas : « L'islam, c'est l'Occident en pré, tout est rigide, binaire, c'est Dieu au carré ! » Un double qui a mal tourné.

Notre philosophe a décidé un jour de laisser de côté Zeus et Platon. Il serait le premier normal immergé dans une Chine interdite, fermée jusque-là aux échanges universitaires : le Pékin rouge sang du régime finissant de Mao. Il arrive en 1976, année de la mort du Timonier. L'empire du Milieu est à son naître. Il sera bientôt à son zénith, grâce à l'économisme pragmatique de Deng Xiaoping. Après le Japon des années 1980, c'est la Chine des années 2000 qui est à la mode Jullien en est l'oracle. Chets d'État et d'entreprises veulent tout comprendre du Tao et du Yi King. Que dire de l'évasité ? de l'oblique ? Comment sortir d'un management trop directif et planificateur ? Les entreprises et cabinets de conseil le sollicitent. Jean-Pierre Raffarin, le « M. Chine » de la droite, le cite à tout-va. Le marché du développement personnel se saisit de ses concepts.

« Comme c'est le cas ces jours-ci avec la publication d'un petit livre très alerte de Hasna Cailliau, intitulé *Le Paradore du poisson rouge* (Éditions Sauri-Simoni), Jullien n'a pas choisi la Chine par crypto-maoïsme... « Il fallait avoir les yeux crevés pour l'être encore à ce moment-là », nous confie-t-il. Il a choisi cette terre vierge pour lui, dont il n'aurait pourtant jamais rêvé, parce que le jeune philosophe pressentait un potentiel dans la confrontation de deux langues, de deux visions du monde.

« C'est un choix stratégique que j'ai fait, celui de regarder le fonds philosophique européen du dehors, depuis cette page blanche qu'était pour moi la Chine », nous dit-il.

Une civilisation « sans »

Pendant longtemps, ses amis philosophes, mais aussi les sinologues et les hellénistes, l'ont regardé avec perplexité. Pour ceux qui s'intéressent encore un peu au mouvement des idées en philosophie, la Chine offre pourtant un contrepoint magistral à la partition occidentale : Jullien nous fait comprendre ce qu'est une civilisation « sans ». Sans néo-physique, sans Dieu, sans eschatologie, sans ontologie, sans science de la nature. Rien de notre platonisme viscéral n'y est présent, car rien n'y est dédoublé entre le monde réel et le monde des idées. Jullien déploie cet immense trésor en un grand talent d'écriture dans ce livre (en librairie le 12 mars prochain), qui revient sur nombre de ses sujets de prédilection. À chaque concept occidental - liberté, sujet, volonté, frontalité, méthode, révélation... - il confronte une notion chinoise - disponibilité, situation, ténaçité, obliquité, régulation, essor, propension. Ce roman philosophique concret débouche sur des analyses subtiles, qu'il s'agisse du paysage, du vent, de l'agriculture, de l'art militaire, de la politique ou du rapport à la vie - ce que l'auteur appelle « le vivre ». Un « vivre » plus souple, plus gris, moins dramatique. Un quietisme, en somme. Car il y a ce côté-là dans la présentation presque intemporelle du corps de la sagesse chinoise que nous fait Jullien.

Emmanuel Berl, quietiste revendiqué, ne disait-il pas qu'à côté du « noble art de faire être les choses par les autres, il y a l'art non moins noble de les laisser se faire toutes seules ». Mais Jullien réclame l'idée. Sa théorie de la maturation veut « beaucoup mieux qu'un simple pragmatisme radical socialiste ». Il ne se laisse pas non plus prendre au piège de la sinophilie béate. « Je reste fondamentalement grec », corrige Jullien, qui ne remet pas

C'est un choix stratégique que j'ai fait, celui de regarder le fonds philosophique européen du dehors, depuis cette page blanche qu'était pour moi la Chine

SEBASTIEN SORIANO/LE FIGARO



en question l'importance de l'idéal et de la « modélisation » du monde, conditions de la science et de la démocratie. « L'immanence pure, c'est l'acceptation de la pyramide », résume-t-il. En lisant ses entrées, le livre de Jullien multiplie les suggestions Occidentales. Par exemple que notre Occident fatigué de l'œuvre gigantesque accomplie - et Jullien souligne que l'essor formidable des techniques n'est en rien une mauvaise chose - pourrait lâcher prise sur l'idée d'un idéal à atteindre, d'un grand dessein à accomplir, d'une entente utopie.

« Peut-être que le grand concept des prophètes amnésés est celui de régulation, pas de révolution », avance-t-il. « Autant la révolution est bruyante, appuyée, spectaculaire, autant la régulation est silencieuse, discrète et s'accomplit sans s'annoncer », écrit-il. La révolution est tendue vers un but, la régulation est sous-jacente d'un équilibre. « Change-t-on de paradigme ? » s'interroge-t-il. Le discours écologique pose nécessairement la question chinoise d'une régulation et d'un équilibre à maintenir.

« On se lasse de ce théâtre du lever et du baisser de rideau, de cette imagerie facile, benoîtement savantrice de l'entrée du tunnel et de sa sortie », griffe Jullien - qui ne ménage pas l'obsession européenne de l'événement qui change tout. En Chine, il n'y a pas de fameux instant I, de situation limite, de décision qui scelle en un moment le destin d'un homme. « La pensée chinoise est sans vertige », dit Jullien. On comprendra que Lord Jim n'ait pas été écrit en Chine. En revanche, on se dit que Mo-diano, attaché aux fils les plus ténués d'une situation, aurait pu être chinois. Rue des boutiques obscures est un titre chinois. L'Occident est plein de ces virtualités chinoises. ■

LE FIGARO

DE L'ÊTRE AU VIVRE

LEXIQUE

EURO-CHINOIS

DE LA PENSÉE

François Jullien, Ed. Gallimard, 313 p., 18,90 euros.